

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DEUX DUCHESSES

PREMIERE PARTIE — L'AMOUR... OU LA VIE!

VI — MARIÉ!

Cuchillo, qui la regardait à cet instant, vit l'expression étrange de son regard, en suivit la direction, aperçut le portrait.

Il tressaillit des pieds à la tête et devint d'une pâleur mortelle.

Ce portrait, c'était le portrait de Jeannette, de M<sup>lle</sup> de Léon, devenue duchesse de Kandos par son mariage avec l'aventurier. Il l'avait fait faire dans les premiers temps de son arrivée à Paris.

La toile était signée du nom d'un grand artiste. Le peintre avait saisi admirablement le type idéal et charmant de la jeune femme.

Elle était en toilette de bal. On voyait la finesse élégante de ses formes, sa peau rosée de blonde. Elle souriait et ses splendides yeux bleus d'une vie extraordinaire, semblaient regarder Cuchillo et la Mariquita, et leur dire.

— Et moi, ne suis-je pas là ?

— Quelle est cette femme ? demanda la duchesse d'une voix brève.

Cuchillo restait muet, hésitant, bouleversé, et cherchant vainement des paroles qui ne venaient pas.

— En effet, reprit la Marquessa, en ramenant sur son amant ses yeux noirs, brillant d'une flamme menaçante. En effet... j'avais oublié... La joie, l'émotion de te retrouver... Oui, c'est vrai... On me l'avait dit... On m'avait dit que Paul de Kandos, veuf, s'était marié...

Cuchillo n'osait la regarder. La tempête approchait.

Il souffrait horriblement, non pas seulement de la menace qu'il sentait sur sa tête, mais aussi de la crainte de la douleur qu'il allait causer à cette femme ardente, aimante et dévouée à sa façon, suivant sa nature et son tempérament.

— Mais Paul de Kandos, c'est toi, à présent ! Je n'y songeais plus... C'est donc toi, qui t'es marié ?

— Oui, répondit enfin Cuchillo, retrouvant sa résolution et comprenant qu'il ne pouvait ni éviter ni retarder davantage cette oruelle explication.

— Toi ! répéta la Mariquita, en se rapprochant de lui d'un mouvement soudain, le regard plein d'éclairs.

— Mariquita, je te croyais morte ! Tu le sais bien !

— Je te croyais morte aussi... En ai-je pris un autre ?... bien que je sois belle toujours, et que la misère me menaçât ! Je suis revenue à toi... telle que tu m'avais laissée.

— Maria, je t'en supplie, sois calme, raisonnable !

— L'aimes-tu ?

— C'est le vieux duo qui a exécuté ce mariage, répliqua Cuchillo, sans répondre à cette interrogation.

— Et tu as consenti ?

— Je ne pouvais faire autrement. Je passais pour son fils, pour son fils repentant et soumis. Je ne pouvais lui désobéir, me faire chasser de chez lui, éveiller ses soupçons peut-être... ou ceux de son entourage... Il était malade, mourant... Je devais obéir...

J'ai obéi !



Tout en causant, ils avaient gagné l'avenue de Nouilly....

Puis, ce mariage... oh ! il m'a bien coûté, va... j'ai bien hésité...

O'était vrai, mais pour d'autres raisons que celles que pouvait supposer la Mariquita.

—Mais, poursuivit-il, c'était aussi mon avenir assuré, ma position définitivement acquise, mon faux nom, ma personnalité mensongère, légalement établis.

La Mariquita, pendant qu'il parlait, s'était calmée, radoucie.

—Oui, tu me croyais morte, tu passais pour vout, répétait-elle plus lentement... et je comprends, en effet, les nécessités de la situation.

Tu vois que je suis sage, raisonnable.

Si tu ne l'aimes pas tout est dit.

Me voilà vivante.

Reviens avec moi.

Je n'ai pas le droit d'être bien sévère... Pourvu que tu m'aimes, comme je t'aime, exclusivement ; pourvu que tu laisses cette femme de côté... Eh bien, je serai indulgente... et je te pardonnerai.

Elle s'avança vers le portrait et le considéra un instant.

—Pourtant, elle est bien jolie !

Il y eut un silence.

Elle revint vers Cuchillo.

—Que vas-tu faire ? lui demanda-t-elle. Je t'aime, moi. Tu es le seul homme que j'aie aimé... que j'aimerai jamais. Tu es marié... C'est tant pis... mais on n'y peut rien, et je suis moins jalouse d'une femme légitime, que je ne le serais d'une maîtresse...

—Mariquita... que veux-tu que je fasse ?

—Ce que j'ai fait avec mon mari !

Jamais je n'aurais consenti à redevenir sa femme, même pour une minute...

—Maria...

—Eh bien, fais-en autant... avec celle-là. Que tout soit fini entre vous !

—Mais c'est impossible... c'est... c'est ma femme, voyons... comprends...

—Tu peux la renvoyer à sa famille, sous un prétexte quelconque... Tu vois que je suis bonne fille... Ou venir vivre avec moi... Tu te tais !

Tu es marié ! dis-tu ?

Avec ça que cela empêche rien, et que cela gêne beaucoup les maris !...

Est-ce que je n'ai pas vu ces choses-là cent fois ?

Tout en parlant la Mariquita le dévorait des yeux.

Mais son visage avait changé d'expression.

Il n'était plus franc, sincère.

Il s'était comme recouvert d'un masque, et sa voix presque calme, presque naturelle, n'avait plus que de lointaines trépidations.

Cuchillo se laissa prendre à ce calme apparent, y puisa un peu plus de sang-froid et d'audace.

—Mariquita, lui dit-il, en lui prenant les mains avec tendresse, écoute-moi.

—Je t'écoute.

—La situation est cruelle, affreuse, pour nous deux ! Tu sais combien je t'aimais.

Tu sais combien j'aurai pour toi toujours l'affection la plus vive et la plus sincère...

Quand je t'ai cru morte, je t'ai vengée... oh ! bien atrocement.

Pendant que mon sang coulait sous le couteau... de... tu sais qui... j'étais heureux de le perdre, en pensant que c'était pour toi.

—Je n'en doute pas. Cuchillo.

—S'il ne s'agissait que de moi... je n'hésiterais pas... je ferais pour toi ce que tu désires... et ce serait avec une joie profonde !...

Mais il est une autre personne... innocente de tout... et qui a droit à ne pas être sacrifiée...

Cette personne, c'est la femme que j'ai épousée, me croyant libre, qui s'est donnée à moi, confiante, qui m'a remis son avenir, son honneur, son bonheur.

Ai-je le droit de la sacrifier, de la tuer ?... car elle en mourrait...

—Et moi ?

—Puis, que lui diras-tu... que tu vis ?

Mais, alors, il faudrait lui livrer mon secret... lui apprendre ce qu'il y a de honte, de boue et de sang sur moi, forgé échappé du baignoire, meurtrier de mon frère, faussaire, revêtu d'un nom qui n'est pas le mien, voleur d'une fortune et d'un titre qui ne m'appartiennent pas !

Oh ! j'aimerais mieux la mort, mille morts, qu'une telle existence.

La Portena l'écoutait, maintenant, les yeux voilés par ses longues paupières brunes, où ses cils recourbés jetaient encore des ombres plus profondes.

—Elle t'aime ! dit-elle. Mais elle a une famille, une position dans la société, une fortune, et moi je n'ai plus rien, rien que toi ?

—C'est ce qui te trompe ! Elle est orpheline, elle est pauvre. Elle n'a que moi aussi. Et ta fille que tu oublies ! Quels exemples donner à cette enfant ?

—Tu l'adores ! interrompit la Portena du même ton.

—Mariquita, je te jure que tu occupes, que tu occuperas toujours, dans mon cœur, une place dont nul ne te chassera !

Oh ! je sais, à présent, tout ce que tu vaudras !

Je ne le savais pas !

Pourquoi n'ai-je pas appris plus tôt que tu vivais, quand il en était temps encore ?

Toi, vivante, je le jure, et tu dois me croire, je me serais conservé à toi, à toi seule, toujours !

Tiens, veux-tu rester mon amie, mon amie dévouée ? M'avoir pour ton plus vaillant et ton plus enthousiaste serviteur, défenseur, protecteur ?

Veux-tu que je sois ton frère ?...

Ma fortune, je la partagerai avec toi...

Tout ce que je pourrai te donner de moi, sans déshonorer, sans assassiner... des innocents, tu l'auras...

Je t'adorai, comme une fée bienveillante...

Mais pitié... pitié... pour elle !...

La créole se promenait, maintenant, d'un pas régulier, à travers la pièce, sans dire un mot, sans le regarder.

Elle s'arrêta encore devant le portrait, et le contempla attentivement.

Cuchillo s'était tû, haletant, déchiré, les yeux pleins de larmes.

Elle se retourna lentement vers lui.

—Tu pleures ! Pauvre ami ! lui dit-elle, avec un accent étrange.

Est-ce que je pleure, moi ?

Oui, je sais ce que c'est que d'aimer... et je comprends tesangoisses.

Tu m'offres ton amitié... et la moitié de ta fortune.

Tu es bon cœur !...

Je m'en suis toujours douté... et tu n'es pas ingrat.

Mais, voilà, les absents ont tort !

—Mariquita...

—Mono, partons ! dit-elle brusquement, en s'adressant au nègre qui écoutait tout, aussi immobile et aussi impassible, on apparence, qu'une statue de bronze.

Il s'avança vers la porte.

Elle avait reformé, d'un geste saccadé, la navaja restée ouverte, et l'avait replacée dans la poche de côté de son habit d'homme.

—Mariquita ! s'écria Cuchillo, profondément ému, ne me quitte pas ainsi...

Quand, comment, nous reverrons-nous ?

Il faut que je te revienne... que je te prouve la sincérité, la profondeur de mon affection.

Mariquita, est-ce que tu me hais ?

—Moi, non ! Je vois que tu es fort à plaindre... et je suis un peu fatiguée de toutes ces émotions.

—Où demeures-tu ? Il faut que j'aille causer avec toi... mieux que nous ne pouvons le faire ici, en ce moment... t'expliquer des choses que tu ignores...

—Faire ton métier de frère, je comprends.

Mais rassure-toi, nous nous reverrons !

Seulement, laisse moi le choix de l'heure et du moment.

—Tu me promets...

—Je te jure que nous nous reverrons !

—Ta main, Mariquita !

Elle lui tendit sa main, elle était froide.

—A bientôt, amigo.

Elle s'élança au dehors, suivie de Mono.

Cuchillo aurait voulu la suivre, pour l'éclairer, la conduire, lui dire une dernière parole.

Ses forces et son courage l'abandonnèrent, et il retomba sur un siège.

Que lui aurait-il dit, d'ailleurs ?

Il n'en savait rien lui-même, mais il était désespéré de la douleur qu'il avait dû lui causer...

Il aurait voulu l'aimer encore...

Il ne le pouvait plus.

Le calme inattendu de la Marquesa l'avait surpris, et le rassurait à demi, pourtant.

—Elle oubliera ! se disait-il.

Elle se consolera avec sa nature capricieuse et mobile.

Elle en aimera un autre, pas tout de suite, peut-être ; mais un jour...

Je trouverai bien moyen de lui prouver mon dévouement. ?

Mon Dieu ! que je suis malheureux... et quelle existence que la mienne !

Pendant ce temps Mono et la Mariquita avaient gagné la rue.

—Tu souffres, maîtresse ! dit doucement le fidèle serviteur.

—J'ai connu le Paradis pendant une minute, — répondit la oréole, d'une voix sombre, les dents serrées. Maintenant je suis dans l'enfer...

Je n'y serai pas seule !

—Veux-tu que cette femme disparaisse ? murmura Mono, en se penchant à l'oreille de la Mariquita.

—Si j'avais voulu sa mort... ce serait déjà fait... et de ma main. Mais sa mort ne l'empêcherait pas, lui, de l'aimer, dit-elle plus bas, et ne lui rendrait pas à elle la douleur... qu'elle me cause ! et qui me dévore !

## VII

## L'INSOMNIE FRUCTUEUSE DE BERNARD

Cette même nuit, il était dit que pas un des acteurs du drame que nous racontons ne fermerait les yeux, — à commencer par monsieur Bernard, l'intendant, ou, si l'on préfère, Louis Clermont.

Ce dernier, pourtant, comme on a pu le constater en plusieurs circonstances, avait les nerfs fort solides.

Ce n'était point une sensitive, un de ces organismes qu'un rien ébranle et surexcite.

De plus, ainsi que tous les hommes de cette race de proie, il avait l'heureuse faculté, dans les circonstances les plus tragiques, de dormir d'un sommeil immédiat et rapide, qui le reposait vite et bien, et lui permettait de rentrer, aussitôt après, dans l'action avec un cerveau clair et un esprit dispos.

Il y a des grâces d'état... pour tous les états, et l'on ne serait pas un bandit, si l'on avait le tempérament susceptible et délicat d'un honnête homme ou d'un artiste.

Pour cette fois, néanmoins, lorsqu'il se trouva dans l'excellent lit, où se passaient ses nuits, quand il ne les employait pas, au dehors, à quelque-une de ces débauches que la fortune, domptée par lui, lui permettait de s'offrir à son gré, Louis Clermont ne put fermer l'œil que vers le matin.

C'est qu'il se trouvait en face d'une situation nouvelle et sur laquelle ses moyens d'actions ordinaires n'avaient point de prise.

Tant qu'il dépendait de lui seul de dénouer, par le couteau, ou quelque acte violent, les divers nœuds gordiens dont son existence était parsemée, cela allait comme sur des roulettes.

Il l'avait montré avec son ancien élève, Paul de Kandos.

Il l'avait montré avec le vieux Sylvain, avec le duo.

Il venait de le montrer avec Vigot, dit Coco la Tête-de-Mort, qui reposait, muet et inoffensif, désormais, en attendant que la justice découvrit son assassin, — ce qu'elle n'avait garde de faire, n'ayant entre les mains aucun fil qui pût la guider.

—Aujourd'hui, c'est bien différent ! se disait Louis Clermont. Me voilà en face de deux bonshommes, que je ne puis supprimer, et qui deviennent terriblement menaçants !

Cet imbécile de Cuchillo, et mon propre fils.

Le premier tourne à l'honnêteté, d'une façon déplorable, et s'avise d'avoir des remords.

L'autre est un diable plein de scrupules.

Gaston n'a point parlé tantôt ; mais il parlera, un jour ou l'autre, soit au duo, soit à Annette.

Cela est certain, inévitable.

Il est trop amoureux pour s'en tenir là.

S'il ne parlait qu'à Cuchillo, encore, il n'y aurait que demi-mal ; mais vis-à-vis de la petite, il voudra excuser, justifier sa conduite, et, patras ! un de ces quatre matins, la première fois qu'il se retrouvera en face d'elle, son secret, c'est-à-dire le mien, va lui échapper.

Or, quand il verra, d'une part, que le duo, en apprenant qui je suis, me garde, au lieu de me livrer aux tribunaux ; quand Mlle de Kandos apprendra, d'autre part, la vérité sur mon compte, il ne seront loin, ni l'un ni l'autre, de deviner le reste... et

alors !... il y aura dans le secret deux personnes de trop. Certes, mon fils... ne me dénoncera pas !... Non pour moi, mais pour lui et pour sa mère...

Quant à Annetto, c'est autre chose...

Je me défie de la douzello, qui est une surnoie, violente et vindicative.

Du jour où elle saura que nous avons tué son vrai père, que le duo n'est qu'un père de carton... ce jour-là, je ne donnerais pas quatre sous de ma peau et de celle de Cuchillo.

Or, Cuchillo, c'est la poule aux œufs d'or !

C'est enoré.

Bien ! — Et d'un !

Mon fils... passons... Et de deux !

Annetto... je ne puis y toucher.

Cuchillo serait homme à me poignarder lui-même...

Et de trois.

Donc le danger est terrible, puisque je suis désarmé.

Que faire ?...

Il n'y a qu'un moyen d'y parer : c'est d'amener le mariage de Gaston et d'Annetto.

Une fois mariés, je puis dormir sur les deux oreilles.

D'abord, Gaston se tait.

Ensuite, Annetto, si elle est la femme de mon fils et ma belle-fille, par conséquent, qu'elle sache ou non la vérité, plus tard, se taira pour ne point déshonorer son mari... ni elle-même.

Tous deux deviennent moralement nos complices.

D'ailleurs, ils iront vivre loin. Ils quitteront la maison, et moi-même on les verra mieux ça vaudra.

Comment amener ce mariage ?...

Annetto, tant qu'elle ignore, ne demande que ça.

Bien.

Cuchillo fera des façons pour la forme ; mais je le connais : il a des scrupules et il cède toujours.

Il suffit de le mettre devant des faits accomplis.

Enfin... je le tiens !

Reste... monsieur Gaston Lapierre !

Il ricane.

—Cet animal est plein de fierté, d'idées d'honneur et de violence.

Penser que j'ai pu créer un pareil produit !

Enfin, ça y est !

Tu n'y peux rien, mon bon, tire-toi de là.

Louis Olermont réfléchit un instant, puis il secoua la tête.

—Il ne faut pas la faire à papa, reprit-il avec ironie. Je suis un vieux renard, et je ne crois pas à toutes ces balivernes. On est honnête, mais on a des passions, et c'est toujours à ses passions qu'on finit par céder.

Il est amoureux et il est gueux. Si je lui fais toucher du doigt la possibilité d'être heureux et riche... il fourra son honnêteté dans sa poche, avec son mouchoir par dessus.

Qu'est-ce qui empêche le mariage ?

Moi !

Pourquoi ?

Parce que je suis vivant !

Tant qu'il m'a cru perdu, mort, à tous les diables, il courtisait fort bien la petite.

Le tout est donc de mourir.

Je ne demande pas mieux.

Il faudra toujours qu'il avoue le nom de son père...

Bast ! il y a plus d'un âne qui s'appelle Martin, et le nom de Olermont n'est pas si rare !

Il se gratta le crâne.

—Voyons un peu.

Alors, se levant, il ralluma la lumière, endossa une superbe et ohando robe de chambre, s'approcha d'un coffre-fort à secret, des plus solides et des plus imposants, qui se trouvait en face de son lit, et l'ouvrit.

Sans jeter un coup d'œil aux valeurs qu'il renfermait, il saisit, dans un tiroir, quelques papiers qu'il étala sur une table, et, s'asseyant devant, il les étudia longuement.

Ces papiers, c'était la copie de l'enquête ouverte à la mort du marquis Paul de Kandos et l'acte de décès dressé ensuite, le tout au nom de Jean Pruneau, — dit Cuchillo.

Les pièces, parfaitement en règle, portaient les divers cachets des ministères de la justice et des affaires étrangères de la République Argentine.

—Voilà mon affaire ! murmura le bandit. Il suffira de changer les noms et quelques détails, de mettre Louis Olermont où il y a Jean Pruneau, etc., etc., et je serai parfaitement mort.

Rien de plus facile. Je conceis le moyen. On lève l'écriture.

Tout ce qui est imprimé, tout ce qui est cachet officiel, à encre grasse, résiste au lavage.

En vingt-quatre heures, j'aurai les signatures autographes dans la main.

Je remplirai les blancs, en changeant mon écriture, avec une encre que je rougirai ensuite, pour lui donner l'aspect de vieille encre.

Je jaunirai le papier devenu trop propre... par suite du lavage.

C'est enfantin !

Et Louis Olermont sera mort, mort à la Plata, — où il a réellement été ; mort gaucho dans la Pampa, — où il a été non moins réellement gaucho ; mort, il y a trois ans, et, depuis trois ans on ne l'y a plus revu... il en a disparu.

Il se frotta les mains.

—Jamais on n'aura eu de pièces mieux établies, et un faux plus vraisemblable.

Il se leva, et fit deux ou trois tours dans la chambre.

—A cela aucun inconvénient, et mille avantages de toutes natures.

Les preuves du décès de Cuchillo... nous n'en avons que faire, pour le moment, puisque perscane ne s'inquiète de lui.

Quel avantage de ne point avoir de famille !

D'ailleurs, rien de plus facile que de s'en procurer une copie, en écrivant là-bas. Ces choses-là se délivrent à qui les veut, sans difficulté. C'est comme les extraits de naissance et les extraits de mariage.

D'autre part, j'aime autant qu'il y ait des preuves officielles de ma mort ; cela assure cent fois mieux ma propre sécurité.

M. Gaston Olermont fait afficher ses bans : Mme Olermont donne son consentement, produit l'acte de naissance de son fils, son acte de mariage et mon extrait mortuaire, et tout est dit.

Cela passe comme une lettre à la poste.

Avant la publication des bans, la mère et le jeune homme quittent leur logement.

Ils ne doivent pas tenir à ce taudis.

Ils vont dans un autre quartier, où personne ne les connaît et n'est surpris de leur nouveau nom.

Le mariage se fait.

Ils ont beaucoup d'enfants... et ils me f... la paix, chose essentielle !

Impossible que le jeune homme n'accepte pas cela.

Il l'acceptera.

On est honnête, mais on est amoureux, et on ne refuse pas une jolie fille, qui a le sac et qui vous adore... pour le plaisir d'embêter papa, et de la faire... à la vertu !

As-tu fini !

Là dessus, Louis Clermont, satisfait, remit les papiers dans le coffre-fort, quitta sa douillette robe de chambre, se remit au lit, souffla sa bougie et s'endormit paisible.

Le jour allait venir.

## VIII

## AGENT MATRIMONIAL

Nous avons laissé Gaston Lapierre, au moment où, après avoir refusé la main d'Annette que le duo lui proposait, le malheureux jeune homme quittait l'hôtel, désespéré, presque fou de douleur, dans une situation d'esprit trop facile à comprendre pour qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup.

— C'est fini ! se disait-il. Annette est perdue pour moi, perdue à jamais ! J'ai blessé son père. Il voudra une explication nette, catégorique.

Ce sera horrible de lui dire la vérité...

La vérité, mais c'est pour la lui dire que j'allais chez lui... et je n'ai eu ni le courage, ni même la pensée de le faire...

Annette pleure, en ce moment : Annette m'accuse, ou m'accusera ; doute de moi, ou en doutera, avant peu !

Est-ce que, vraiment, je ne la reverrai plus ?

Est-ce que, vraiment, c'est fini pour toujours ?

Que celui qui a aimé profondément, une fois en sa vie, qui a aimé avec toute la fougue de la jeunesse, et d'un tempérament, aussi ardent que généreux, que celui-là se mette à la place de Gaston, et il comprendra, il ressentira encore tout ce que devait souffrir le fils de Louis Clermont.

Pendant une partie de la journée, il erra aux environs de Neuilly, ne pouvant se décider à quitter ces lieux où respirait la jeune fille ; n'osant rentrer chez sa mère, de peur de se trouver seul en face de lui-même : cherchant, dans la fatigue physique, un soulagement à sa douleur ; tournant et retournant dans son esprit mille projets chimériques ; regrettant son héroïsme ; puis, songeant tout à coup que son héroïsme était forcé, puisqu'il ne pouvait épouser Annette, sans avouer qui était son père, et que, cet aveu fait, le duo eût refusé de l'accepter pour gendre, alors même que la jeune fille eût accepté de le prendre pour époux.

Enfin, il finit par s'acheminer vers la demeure de sa mère.

Il l'avait laissé souffrante ; elle devait l'attendre avec angoisse ; o'était bien assez du mal qu'il faisait à mademoiselle de Kandos, et de celui qu'il ressentait, sans y ajouter de nouvelles tristesses pour cette pauvre femme, si dévouée et déjà si affreusement frappée.

Mme Lapierre, en effet, était vivement inquiète de son absence prolongée.

Quand elle le vit rentrer, pâle, défait, les yeux rouges de larmes refoulées, elle comprit d'où il venait, et ce qu'il avait fait.

— Tu as parlé au duc ? lui dit-elle d'une voix tremblante.

— Oui, mère. Mais non comme tu le crois. Il m'offrait de lui-même la main de sa fille... Je n'ai eu que la force de dire :

— C'est impossible !

L'horrible secret n'est pas sorti de mes lèvres... Je n'y ai pas même songé.. Je souffrais trop.

Il m'a chassé, indigné de mon ingratitude, croyant je ne sais quoi...

Oh ! quel lâche je suis !

Quand j'ai aimé Annette, ne devais-je pas fuir, dès le premier jour ?

Je me fais horreur !

Ah ! cet homme, cet homme qui est mon père... son plus grand crime n'est-il pas de m'avoir mis au monde... et faudra-t-il toujours que les innocents payent pour les coupables, que la solidarité qui unit tous les êtres ne se manifeste que par l'injustice ?

Ah ! que ne puis-je mourir, puisque la mort seule brise les liens de la famille !

Mais, tu es là, pauvre mère... je me dois à toi... je vivrai !

La nuit qui suivit cette journée, et qui était la nuit pendant laquelle la Mariquita se trouvait en face de Cuohillo, et pendant laquelle Louis Clermont se livrait au colloque que nous avons rapporté, Gaston, lui non plus, ne ferma pas les yeux.

Le lendemain, incapable de travail, incapable de rester en place, il sortit de bonne heure, ne sachant où il allait.

Après deux heures de marche au hasard, il se trouva près de l'hôtel de Kandos, le couvrait du regard, caché dans l'ombre d'une maison voisine, pleurant, nouvel Adam, devant la porte du paradis perdu.

— Elle est là ! se disait-il. Ces murs seuls m'en séparent.

Que fait-elle ?

Elle est malheureuse aussi.

Elle me maudit peut-être, elle maudit le jour où elle m'a connu.

Oh ! pour ton amour si noble et si désintéressé, mon Annette, te devais-je ces douleurs ?

Gaston avait à peine quitté le domicile de sa mère, qu'on sonnait à la porte de Mme Lapierre.

Elle vint ouvrir, elle-même, et recula, pleine de terreur, en reconnaissant son mari !

Elle ne l'avait pas revu, depuis le soir où il s'était réfugié chez elle, après le meurtre de Coco la Tête-de-Mort.

En le reconnaissant, elle poussa un cri étouffé, et fit instinctivement le mouvement de refermer la porte ; mais Louis Clermont la repoussa avec violence, en disant, les dents serrées :

— Pas de gyries, Ernestine ; vous le savez, je ne les aime pas...

Je veux vous parler ; vous m'entendez :

JE LE VEUX !

Ces trois mots furent prononcés avec un accent particulier de résolution et de menace.

On était en plein jour.— On a lait et venait dans l'escalier.

Mme Lapierre comprit que toute résistance, que toute explication serait inutile ou dangereuse.

Elle céda donc, et son époux entrant referma la porte derrière lui.

— Vous ne deviez jamais repasser le seuil de cette porte ! murmura-t-elle à voix basse, le regard étincelant et illuminant tout son visage bouleversé.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Le volume intitulé « Le Duc de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

XII

Ces deux femmes si dissemblables de sentiments et de conduite, réunies par le même désir, partirent ensemble du palais Dandolo, arrivèrent à la Piazzetta, descendirent de la gondole, se prirent le bras et marchèrent vers le palais ducal, tout cela sans prononcer un mot : chacune d'elles avait ses impressions, ses pensées, ses craintes et ses espérances, et aucune de ces impressions ne s'accordait.

Elles entrèrent dans la cour, montèrent à droite l'escalier des Géants, traversèrent la longue galerie où se trouve la Bouchée des Lions et arrivèrent à l'extrémité devant un escalier sombre, conduisant par en bas aux cachots, par en haut aux salles du tribunal.

Pour la première fois depuis qu'elles avaient quitté l'hôtel, madame Dandolo adressa la parole à sa compagne.

Elles étaient maquées jusqu'aux dents.

— Où allons-nous donc ainsi ? lui demanda-t-elle en l'arrêtant avant de franchir le seuil.

— Au lieu où seulement nous pourrions apprendre ce que nous désirons savoir et peut-être même voir Armand.

— Je vous suis, marchons !...

— Ne parlez pas, ne faites pas un geste. A moins que je ne vous interpelle, gardez un silence absolu, quelque question qui vous soit faite, en sortant, n'ôtez pas votre masque que je ne vous engage à le faire librement.

— C'est bien.

Le passage était obscur comme la nuit.

Une seconde porte à droite était fermée. La marchesa y frappa trois fois d'une façon mystérieuse ; puis elle attendit quelques secondes et frappa encore, mais autrement.

Après un intervalle calculé, on lui répondit de l'autre côté de la même manière. Elle frappa différemment sans attendre de réponse, et la porte tourna sur ses gonds comme par enchantement.

— Zante et Salente, dit-elle.

— Rome et Ithaque, lui fut-il répondu.

Un homme tout noir et maqué comme elles s'effraya pour les laisser passer. La marquise avait peine à se contenir.

— Nous sommes envoyées, continua-t-elle en soulevant son masque, qu'elle remit aussi ôt.

— Et celle-ci ? demanda d'un ton impassible le gardien.

La marquise tira de son doigt un anneau fort simple qu'elle montra, l'homme s'inclina en signe de déférence : elles furent introduites.

— Quels sont les ordres ? poursuivit le cerbère.

— Il y a un prisonnier ; ce soir, on le juge.

— Oui. Lequel ?

La comtesse trembla : de la présence d'esprit de Fiorina dépendait la réussite de l'entreprise ; et si elle allait se laisser surprendre !

— Le plus grand, répondit le Bresson.

— C'est bien. Après ?

— Il faut que nous le voyions sur-le-champ.

— Qui vous envoie ?

— Celui-ci.

Elle montrait toujours l'anneau.

— Attendez.

— Faut-il descendre ou monter ?

— Nous le saurons quand il passera, s'il repasse.

La comtesse pouvait à peine respirer. Ce qu'elle voyait était si loin de la vie réelle, si loin de cette joyeuse Venise dont les rires folâtres arrivaient encore à son oreille, qu'elle se toucha à plusieurs reprises pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Ces sinistres paroles, ces murailles noires, cette obscurité, plus sinistre encore, lui inspiraient de telles craintes que, elle se serait enfuie au bout du monde.

Quant à la marquise, ardente de passion et de courage, ne se dissimulant pas les suites de l'action qu'elle commettait, elle se résigna malgré l'impatience qui la dévorait.

Les soupçons pouvaient naître, il fallait avant tout les prévenir.

Elle s'appuya contre la boisserie humide, fit signe à sa compagne de l'imiter, cacha ses mains dans les longues manches de son bahut et attendit.

Le gardien alla s'asseoir sur un banc de bois, à l'extrémité de la chambre.

Le silence régnait dans toute cette partie du palais ; on entendait seulement le bruit de la pluie, les chants, les rires, les instruments dont les sons se brisaient contre les murailles témoins de tant de supplices, de tant de douleurs.

Ils restèrent de la sorte plus d'un quart d'heure. Des pas graves et mesurés retentirent sous les voûtes sonores, et trois figures noires, droites comme des automates, passèrent successivement devant la porte ouverte sans s'arrêter.

— Voilà les inquisiteurs ! murmura Fiorina à l'oreille de la comtesse.

Celle-ci s'était jetée en avant par un mouvement involontaire ; elle se recula comme si un serpent l'eût touchée, et, si la marquise ne l'eût pas soutenue, elle serait tombé infailliblement.

Un parfum affectionné par le comte, bien connu d'elle, donnait une presque certitude à ses craintes : Andraa venait de passer !

— Maintenant, dit le silencieux portier, nous allons voir le prisonnier qui vous intéresse. Il descendra cet escalier, si on le renvoie au cachot ; il montera celui-ci au cas où on le condamnerait aux plombs. D'un autre côté, voici, vous le savez, la porte de sortie, et celle-ci conduit au pont des soupire et au canal Orfano.

C'est à dire à la mort !

Que ces minutes leur semblèrent longues ! On eût entendu battre leurs artères ; quelques instants de plus, elles y succombaient.

Enfin les sbires se montrèrent, puis deux hommes masqués. L'un était Armand.

Elles le reconnurent à sa marche puissante. Il descendit les marches conduisant aux puits.

L'autre fut entraîné vers le sommet de l'édifice.

— Au revoir ! s'écria celui-ci en français, malgré les menaces de ses gardes. J'en sortirai !

— Au revoir sans doute ! répliqua l'autre d'une voix déjà étouffée par l'humidité des souterrains.

Fiorina respira.

Accoutumée aux détours, aux images de ce lugubre séjour, elle savait qu'un pas vers le pont des Soupire conduisait à la tombe.

Les puits lui semblèrent un lieu de délices en comparaison : au moins on en sortait quelquefois !

—Maintenant, reprit le gardien, si votre mission est pressée, vous pouvez me suivre.

Fiorina marchait devant ; Amaranthe derrière elle. Au moment où elle descendait la première marche, elle vit paraître Messer Grando.

Celui-ci échangea quelques paroles avec le portier, examina beaucoup les deux femmes, et finit par demander tout droit qui elles étaient.

La marquise ne répondit rien ; elle montra seulement la baguette, qui produisit son effet ordinaire.

Des affaires graves l'appelaient sans doute ailleurs. Après un moment d'hésitation, il se retira.

La comtesse se sentit soulagée.

Ils continuèrent à descendre un large escalier de pierre, légèrement tournant et fort commode, bien qu'il conduisit à des cachots.

Ici je vais renverser toutes les idées reçues et je suis désolée d'y être contrainte ; mais je raconte ce que j'ai vu, je peins des lieux que j'ai parcourus plusieurs fois et dont le souvenir m'est aussi présent que les objets entrevus la veille.

Ni les puits, ni les Pombes de Venise ne sont ce qu'on les suppose, ce que l'éloignement et la tradition les ont créés.

Les plombs sont aux combles du bâtiment ; la chaleur y est mortelle, l'été, mais presque toutes les maisons de Venise offrent le même inconvénient.

La vue est magnifique : la Cour de Marbre, l'escalier des Géants, la mer, le panorama de la ville se déroulent à vos regards.

La cellule de Silvio Pellico, entre autres, sur lequel nous avons tant pleuré, est une chambre assez vaste, bien éclairée par deux grandes fenêtres, et dont chacun se contenterait, pourvu qu'on en pût sortir.

La hauteur en est effrayante, et lorsqu'on vous montre la mansarde par laquelle s'échappa Casanova, la pente par laquelle il se laissa glisser sur le toit, la gouttière dont il se servit en manière de terrasse, le vertige vous saisit et la chair de poule vous prend.

Les puits méritent encore bien moins que les plombs la réputation d'horreur qu'on leur a faite.

Figurez-vous un long corridor, d'une largeur moyenne, éclairé par des fenêtres grillées donnant immédiatement sur le canal Orfano, très-étroit, par conséquent avec une clarté assez pâle. En face de ces fenêtres, un peu sur le côté cependant, se trouvent les portes des cachots, dont la croisée correspond exactement à celle du couloir et en réfléchit la lumière un peu affaiblie.

Chacun de ces cachots a une dizaine de pieds carrés ; la hauteur est suffisante. Ils sont tous parquetés à un pied du sol environ et le mur boisé jusqu'à moitié de l'élévation, pour éviter l'humidité.

Ce sont des procédés dont on ne croirait pas l'inquisition de Venise susceptible.

Le jour y est assez clair pour qu'on y puisse dessiner, car j'ai remarqué, sur la boiserie d'une des cellules, une grande « portraiture » du dôme de Milan, exécutée, m'a-t-on dit, par des prêtres pendant leur détention.

Ces lieux de délices n'étaient certes pas enviables, et les malheureux qui y gémissaient devaient y souffrir cruellement.

Pourtant, il en existe de moins accusés, et qui sont mille fois plus terribles. Les « en pace » des couvents d'Allemagne étaient bien autre chose !

La comtesse et ses deux compagnons traversèrent le corridor dans sa longueur.

Arrivés au dernier cabanon, le gardien prit à sa ceinture une sorte de passepartout et ouvrit la porte.

Armand, qui rentrait à peine, se promenait de long en large dans sa prison. Il tourna la tête, et la torche que portait le conducteur éclairait assez autour d'elle pour qu'il aperçut les deux femmes, mais sans pouvoir les reconnaître.

—Que me veut-on encore ? demanda-t-il d'un air d'humeur. Ne peut-on même rester tranquille chez soi, aux frais de la république de Venise ?

Le familier ne répondit pas ; les paroles ne se prodiguaient guère en ce séjour. Il dit seulement à la marquise :

—Je ne puis vous laisser la torche, mais la lanterne de la galerie vous éclairera assez, à moins que vous n'ayez besoin d'écrire, ce que je ne suppose pas. Je reviendrai vous prendre dans une demi-heure ; ce temps vous suffira-t-il ?

—Oui, répliqua-t-elle.

Elle était si émue qu'elle n'eut pas la force d'en dire davantage. La clef tourna dans la serrure : ils se trouvèrent enfermés.

Madame Dandolo s'avança vers Armand, qui était bien loin de l'attendre, et qui poussa un cri de joie.

—Vous, Amaranthe ! vous, au milieu de ces affreux dangers !

—Pourquoi êtes-vous ici ? Qu'avez-vous fait ? comment nous y prenez-vous pour vous en faire sortir ?

—Ce que j'ai fait ? je l'ignore. Pourquoi j'y suis ? je n'en sais pas davantage. Comment en sortir ? je n'y pense point, puisque vous y êtes.

—Toujours cette folie ! répondit tristement la comtesse ; laissez-la, je vous en conjure, et dites-moi ce qui vient de se passer. Vous avez vu les inquisiteurs d'État ; vous ont-ils condamné ?

—Ils m'ont parlé d'une prétendue conjuration dont Casanova, mon ami, serait le chef et moi l'instrument. Ils nous ont condamnés au secret et à la détention ici, jusqu'à plus ample informé.

« Mon Dieu ! quels juges ! que les figures ! c'est-à-dire quels masques ! On voit seulement leurs yeux à travers des trous ronds. Ils ressemblent à des yeux de loup.

« Un d'eux, et Dieu sait lequel ! a fait un mouvement de surprise en me voyant entrer. D'où me connaît-il, et que lui importe ma présence ? Celui-là n'a pas dit un mot.

« Les autres m'ont interrogé, mais qu'est-ce que cela me fait ? il ne s'agit que de vous, que de vous seule. Vous, descendue pour moi sous ces voûtes, vous qui m'apportez le bonheur et la joie dans ces ténèbres. Amaranthe, ma bien-aimée !

—Hélas ! il ne me voit même pas ! murmura la pauvre marquise.

Madame Dandolo retira ses mains, qu'il cherchait à prendre, et lui montrant Fiorina restée debout auprès de la porte :

—Je ne suis pas seule, Armand !

—Une de vos femmes, sans doute... ou bien... j'espère que ce n'est point mademoiselle de Sainte-Même !

—C'est une personne qui risque beaucoup en venant ici, qui m'y a conduite, qui a eu la première idée d'y pénétrer, et à laquelle vous devez une véritable reconnaissance. Je n'ai pas besoin de vous la nommer, vous la devinez sans doute.

—Ah ! Fiorina ! la pauvre Fiorina ! dit-il froidement et d'un ton presque sec.

—Vous ne m'attendiez donc pas, Armand ?



—J'aurais dû vous attendre, en effet, plutôt que votre compagne, car vous avez la faiblesse de m'aimer, vous !

—Au nom du ciel, Armand ! laissez-nous vous parler de vous-même, de vous sauver, de vous rendre à la liberté : vous m'aimerez ou vous ne m'aimerez pas ensuite, nous verrons ! Je saurai bien vous disputer à tout le reste. Mais sauvons-nous ! sauvons-nous d'abord.

—Je ne demande pas mieux ; quel moyen prendre ? répliqua-t-il d'un air attendri.

Tout de dévouement le touchait presque.

—J'en ai un, mais il faut de la résolution et du courage. Il faut donner un coup de poignard.

Amaranthe frissonna.

—C'est bien, dit M. de Naref. Ensuite ?

—Ensuite... le reste me regarde.

—Viendrez-vous, Amaranthe ? serez-vous là pour me soutenir ?

—Il n'en sera pas besoin, interrompit vivement la marquise, je suffirai seule.

—Je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir revue, continua résolument le jeune homme.

Ils parlaient à voix basse et de manière à ne pas être entendus, même si on les écoutait.

Les trappes et les cachettes n'étaient point rares à Venise ; il existait des effets d'accoustique portant la voix bien loin de l'endroit où on l'adressait. Aucun d'eux trois ne l'ignorait. Ils se serrèrent l'un contre l'autre et se hâtèrent ; le temps fuyait si vite !

—Vous trouverez une gondole prête, vous serez pourvu d'argent, et vous vous embarquerez pour le Nouveau-Monde : là seulement vous serez en repos.

—M'exiler encore !

—Pour peu de temps. Laissez-moi agir, je vous rappellerai bientôt, non point à Venise, car nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois, mais en France, où votre carrière vous attend, où je vous créerai de puissantes protections, sans compter M. le prince de Conti, auquel il y a seulement un mot à dire pour qu'il se souvienne de vous.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Un savant, après avoir lu à sa femme un travail qu'il vient de terminer :

—As-tu bien compris ?

—Parfaitement.

—Aïe, je suis tranquille. tout le monde comprendra !

\*\*\*

Galanterie de l'ami Robinard.

Invité à une soirée, il s'approcha de la maîtresse de la maison :

—Un beau bal, chère madame ! Mes compliments... I. manque cependant quelque chose...

—Quoi donc ?

—Je n'aperçois pas une seule jolie femme !

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs, Le Trésor de Strongsey, Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Le Duc de Kandos ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat, etc.
- 4.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 7.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un en ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dramas de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & OIS., ÉDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.